

MICHEL
THIOLLIÈRE
SAINT ÉTIENNE
ÉTIENNE SAINT
SAINT
ÉTIENNE
SAINT
ÉTIENNE

Une ville, des horizons



**MICHEL
THIOLLIÈRE**

**SAINT
ÉTIENNE**

Une ville, des horizons



*« Certains voient les choses comme
elles sont et expliquent pourquoi.
Je rêve à des choses qui n'ont jamais
existé et me dis pourquoi pas. »*

George Bernard Shaw

*« L'homme qui chevauche longuement
par des terres sauvages, le désir d'une
ville le prend. »*

Italo Calvino

PROLOGUE	
IMPRESSIONS DE VIE, IMPRESSIONS DE VILLE	9
I L'ÉLAN	23
<i>PARCOURS #1</i>	53
II LA MUE	77
SUBLIMER LE PASSÉ	79
QUARTIERS DITS « SENSIBLES »	99
SAINT-ÉTIENNE N'EST PAS QUE...	
DANS SAINT-ÉTIENNE	110
LE CENTRE ET LES ESPACES PUBLICS	127
OUVERTURE CULTURELLE, SCIENTIFIQUE	
ET ARCHITECTURALE	138
<i>PARCOURS #2</i>	162
III LE SENS DE LA VILLE	195
NOUVELLES MOBILITÉS	197
LES 4 PORTES	200
LES 2 AXES EST-OUEST - NORD-SUD	211
L'AVENTURE DU DESIGN	216
<i>PARCOURS #3</i>	233
IV L'ATELIER	259
LE PROJET EN 10 ÉTAPES	261
LES JALONS	264
RÉVEILLER LA DÉMOCRATIE LOCALE	272
CONVICTIONS	277
FORGER DE NOUVEAUX OUTILS	279
CRISE FINANCIÈRE	283
ÉVALUATION	290
<i>PARCOURS #4</i>	294
ÉPILOGUE	
REFLETS DE VILLE, REFLETS DE VIE	315
PORTFOLIO	317



PROLOGUE

IMPRESSIONS DE VIE, IMPRESSIONS DE VILLE

Mon histoire n'a en soi qu'un intérêt limité à mon cercle familial. Il est cependant probable que le petit Stéphanois que j'étais portait en lui des rêves. Ceux qu'un jour j'ai eu le bonheur de voir éclore...

Le recul du temps dégage de l'actualité, parfois aigre, ce qui l'encombre pour ne laisser voir que l'essentiel d'une action publique. Cette distance me permet, je l'espère, de porter un regard lucide sur toutes ces années passées.

Ceux qui aiment ou au contraire doutent de l'action publique comprendront ici, je le souhaite, comment un maire projette sa ville dans l'avenir.

Pour dire vrai, je n'aime pas vraiment regarder en arrière. Je préfère scruter l'horizon, fixer un objectif et trouver la bonne trajectoire pour l'atteindre... Ainsi le projet se construit, s'affine et aboutit.

La vie est ainsi faite que des images, anecdotes ou autres échanges nous accompagnent. Ce sont des « impressions » vives qui nous aident à comprendre.

PREMIÈRE IMPRESSION

1983. Nous venons d'être élus face à la liste de Joseph Sanguedolce, maire communiste de 1977 à 1983, et me voilà adjoint au maire dans l'équipe conduite par François Dubanchet. J'ai vingt-sept ans et le nouveau maire me confie la responsabilité de l'urbanisme. Très vite, des demandes de rendez-vous affluent.

Chaque semaine j'ai une réunion de travail avec le service urbanisme, rue Guitton, au nord de la ville. MM. Égal et Girard me montrent les dossiers. Des quantités de démarches, de documents à signer... Nous échangeons et nous accordons sur ce qu'il faut faire. Pour moi, le plus passionnant, c'est néanmoins d'imaginer la ville de demain.

Quelques jours après l'élection, un conseil de quartier m'invite. C'est celui de la Dame-Blanche, un quartier construit entre 1968 et 1970 au sommet du jardin des plantes, une des sept collines de la ville. Le quartier vit mal, comme la plupart des quartiers conçus à cette époque. Autrefois, la Dame-Blanche était une zone de bidonvilles, éradiqués par la municipalité Durafour.

Ce quartier manque de diversité, ce surcroît d'humanité qui fait une ville. Dans *Les Villes invisibles*¹, Italo Calvino évoque « des rapports entre les mesures de son espace et les événements de son passé... » pour qu'existe une *vraie* ville. On en est bien loin dans ces quartiers-là !

J'arrive donc dans une salle sombre peu engageante, en sous-sol. Une salle comble, des regards plus sceptiques que désapprobateurs. Des hommes, des jeunes, peu de femmes. Des familles maghrébines pour l'essentiel. Qui est ce jeune type qui a accepté de répondre à leur invitation ? doivent-ils se demander... Si la jeunesse peut être un atout, elle peut faire douter de la compétence et de l'expérience de celui qui en est doté... Un élu qui n'est pas de gauche ? Que leur avait-on dit de nos intentions ? Sans doute pas beaucoup de bien... J'écoute, note, explique que ce quartier fera partie d'un vaste programme de rénovation... La réunion se passe bien. Ah ! je ne suis pas applaudi, mais pas hué non plus ! Sourires et poignées de main accompagnent mon départ. Ils ne m'ont pas mangé ! On m'accorde le bénéfice du doute... Je revivrai tant de fois cette même expérience. Nos concitoyens n'en ont « rien à faire », comme ils le disent, de la politique. Ils veulent du concret. Quand le quotidien est difficile, voire insupportable (logements insalubres, espaces publics dégradés, absence de transports publics, incivilités à foison et même criminalité bien installée avec trafics en tous genres...) ils veulent des réponses, des actes.

¹ Italo Calvino, *Les Villes invisibles* (traduction Martin Rueff), Gallimard, Paris, 2020

J'ai fait ce que j'avais dit : désenclaver le quartier avec une nouvelle rue, construire un centre social, démolir les logements vacants, créer des espaces verts... Des années plus tard, je revois Halime, un jeune présent ce soir-là. Il a monté son entreprise. On se remémore cette soirée. « On ne pensait pas que vous viendriez, me dit-il. Et puis vous n'avez pas raconté d'histoires comme les politiciens... Vous y croyiez, ça se voyait... » Je me suis tenu à cette règle ; dire la vérité.

La ville c'est le temps long tandis que le temps court est celui de nos concitoyens en proie à mille et une difficultés ; c'est aussi celui des médias et des réseaux sociaux qui nous imposent aujourd'hui une « dictature de l'instant »... Internet, les chaînes d'information en continu sont de bons outils, indispensables, mais ils sont les ennemis de la ville. Une ville est un bien précieux. Il lui faut du temps. Beaucoup de temps, comme il faut neuf mois pour faire un enfant ! À cela, ni Internet ni l'information en continu ne changeront rien !

Premier enseignement : faire ce que l'on dit.

DEUXIÈME IMPRESSION

Saint-Étienne bénéficie d'un environnement naturel remarquable. Le parc naturel régional du Pilat caresse le sud de la ville, les gorges de la Loire sont pour partie dans Saint-Étienne.

Adjoint, puis maire, je porte le projet d'un parc sur une colline à l'est de la ville, au Bois d'Avaize. Un jour, je parcours la colline accompagné de M. Jacquemin, directeur de la Rotonde de l'École des mines où se trouve une prestigieuse collection de géologie. À plusieurs reprises, ce scientifique ramasse de minuscules fossiles marins. Il me les montre et m'explique la période géologique du Stéphanien. Dans *Les Indes noires*, Jules Verne évoque ainsi le sous-sol et les anciennes forêts stéphanoises : « Les calamites, variétés de prêles arborescentes, les lépidodendrons, sortes de lycopodes géants, hauts de vingt-cinq ou trente mètres, larges d'un mètre à leur base, des astérophylles, des fougères, des sigillaires de proportions gigantesques, dont on a retrouvé des empreintes dans les mines de Saint-Étienne... »

Dans la perspective du nouveau parc, nous procédons donc à des acquisitions de terrains pour ouvrir ces espaces au public. Le plus souvent à l'amiable, sans avoir recours à l'expropriation. Mais certains propriétaires sont réticents. Quand on touche à la terre, on touche à un bien précieux. Presque sacré. Steinbeck fait dire au métayer dans *Les Raisins de la colère*² : « C'est drôle comment les choses sont faites. Quand tu possèdes un bout de terre, cette terre c'est toi, elle fait partie de toi, elle est comme toi. »

L'un de ces propriétaires vient régulièrement discuter avec moi. « M'en-gueuler » devrais-je plutôt dire ! Verbe haut, parfois dur. Je n'arrive pas à savoir s'il refuse de vendre ou si c'est une question de prix. Jusqu'au jour où mon père, alors en balade autour de sa maison de campagne en Haute-Loire, voit arriver à sa hauteur une camionnette. Le conducteur s'arrête.

— Je cherche Thiollière, lui dit-il.

— Thiollière ? C'est moi ! répond mon père.

— Non, c'est pas vous ! poursuit l'homme, agacé.

— Si, Thiollière, c'est bien moi...

— Non, le type de la mairie... ajoute le conducteur tout en montrant un fusil de chasse à l'arrière de la camionnette.

Deuxième enseignement : savoir concilier intérêt particulier et bien commun.

² John Steinbeck, *Les Raisins de la colère* (traduction Charles Recoursé), Gallimard, 2022

TROISIÈME IMPRESSION

Si la vie politique était un conte de fées, cela se saurait... Dans *Morphologie du conte*³, Vladimir Propp décrypte les étapes immuables de tout conte de fées : le héros doit franchir des obstacles, passer des épreuves, y est aidé ou bien au contraire en est empêché. Si dans la vie démocratique, l'élu est – toutes proportions gardées – celui qui est en vue, alors j'avais franchi la première épreuve par mon élection en tant que maire en 1994 suite à la démission de mon prédécesseur, François Dubanchet ; par l'élection générale de 1995 au suffrage universel j'avais franchi la seconde étape... Nous y reviendrons... Il était donc inévitable qu'une troisième épreuve se présente ! Je n'avais qu'à patienter... Elle se tramait en coulisses.

³ Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Points Essais, 2015

Une rumeur – la part qu'incarne le vilain dans le conte – se propage en quelques jours. Le contexte d'abord : pour toute campagne électorale, il faut à la fois s'en tenir à un plafond financier à ne pas dépasser et tenir un registre transparent et rigoureux des comptes. Jean-Pierre Viillard, homme de méthode, collègue et ami, en est chargé. Or, et pour des raisons que je n'ai jamais élucidées, la rumeur court que les comptes de ma campagne de juin 1995 ne sont pas sincères. Si cela était avéré, la commission nationale des comptes de campagne ne les validerait pas. Le maire serait alors invalidé et le conseil municipal devrait s'en choisir un autre ! Tout est parti d'un article dans le journal *Le Monde*.

Pour l'audience solennelle de rentrée de la cour d'appel de Lyon, on donne une cérémonie à laquelle sont conviés les élus des principales collectivités de la région. J'arrive ce jour-là à la suite de Raymond Barre, maire de Lyon, dans le couloir qui mène à la salle. J'aperçois au loin un journaliste de France 3 avec son caméraman. Un quart de seconde, je me dis qu'il vient filmer notre arrivée... comme on filmerait la montée des marches au Festival de Cannes. Pas du tout. Il m'arrête en chemin. Petite lumière rouge sur la caméra. Ça tourne ! Il me demande comment je prends la nouvelle de ma prochaine invalidation. Une allégation. Brute. La pique du picador pour voir si la bête se rebiffe ! Je réponds qu'à ma connaissance il n'en est rien et qu'il ne s'agit que d'une rumeur... Le journal *La Tribune-Le Progrès* enchaîne et fait une page entière pour savoir qui va me remplacer puisque... je serai bientôt invalidé ! Les prétendants ne manquent pas. Ceux qui y pensent depuis longtemps et ceux que le journaliste inspire.

Si l'on veut qu'une démocratie fonctionne, peut-être faut-il que tous les pouvoirs – exécutif, législatif, judiciaire – et les médias ne

jouent pas trop à en saper les bases... On se souvient de Tocqueville et *De la démocratie en Amérique* (1837). Il y écrit qu'il « n'y a qu'un journal qui puisse venir déposer au même moment dans mille esprits la même pensée ». Le pouvoir des médias est immense justement parce qu'ils diffusent la pensée.

Nos comptes de la campagne de 1995 sont validés ; je n'en avais jamais douté... Je reste maire !

La morale de cette histoire ? Quand le bon sens échappe, La Fontaine nous aide à retrouver les chemins de la raison. Lors d'une réunion publique, afin de siffler la fin de l'épisode, je cite *La Grenouille et le Rat* :

*La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur ;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.*

J'ai toujours conservé sur moi le petit papier où j'avais griffonné ces quelques vers. Pour éloigner la perfidie... Pour dire vrai, cela n'a pas toujours fonctionné !

Troisième enseignement : bien faire et laisser dire.

QUATRIÈME IMPRESSION

Dans la vie municipale, et surtout celle d'une ville, l'administration tient un rôle essentiel. Elle assure le quotidien, que ce soit l'état civil, le nettoyage, le budget... Le maire et la majorité présentent des délibérations votées en conseil municipal. Une fois passé ce cap, les décisions deviennent exécutoires. Le directeur général des services qui dirige une administration de plusieurs milliers d'agents couvrant plus de deux cents métiers se charge de l'opérationnel. Il est le fonctionnaire le plus gradé de l'administration de la Ville ou de l'agglomération. C'est lui qui organise les services pour faire fonctionner la machine et s'assurer de son efficacité. Il doit travailler en parfaite harmonie et en confiance avec le maire⁴.

⁴ MM. Cognat, Beaupoil, Louchet ont été les directeurs généraux de la Ville pendant mes mandats municipaux tandis que M. Achou dirigeait les services de la Métropole.

Comme dans toute organisation humaine, certains agents sont plus compétents ou plus motivés que d'autres, mais au fil des vingt-cinq années passées à leur côté, je les ai toujours défendus, car ils sont essentiels à la bonne marche d'une collectivité. Je les ai associés à

nos projets et ils en ont été de très loyaux et compétents supporters. J'ai aimé travailler avec eux.

Il m'est arrivé d'être confronté dans la vie de tous les jours à des problèmes auxquels je n'étais pas préparé.

Un jour, sur une place de la ville, des cantonniers s'affairent. Je vais à leur rencontre pour leur serrer la main.

— Monsieur le maire, me dit l'un d'eux, on peut vous parler d'un problème ?

— Tu vas quand même pas lui parler de ça ? proteste le second. C'est le maire...

— Allez-y. Qu'est-ce qu'il vous arrive ?

— On nous a acheté de nouveaux balais. Pas pratiques du tout. Pour les merdes de chien, ça va pas du tout... On s'en met... Enfin, vous voyez...

Je voyais très bien...

— Ils ont décidé sans nous demander notre avis.

— Je vais voir ce que je peux faire...

De retour à l'hôtel de ville, j'appelle le directeur général des services. Je lui explique l'affaire. Je vois à son effarement les mille et une questions qui soudainement l'assaillent : qu'ont-ils été raconté au maire ? Qui a fait cette connerie ? Qui s'occupe de ça ? À qui vais-je confier l'affaire ?

Je savais bien sûr que la grande machine administrative ne permet pas d'acheter des balais comme n'importe lequel d'entre nous au supermarché. Les rouages sont nombreux, plusieurs services sont concernés – qui pour la plupart n'ont jamais balayé les trottoirs de la ville...

Quatrième enseignement : déléguer, faire confiance, contrôler.

CINQUIÈME IMPRESSION

Pour préparer la Coupe du monde de football 1998, nous mettons en place dès 1994 une structure *ad hoc*. Notre objectif : faire en sorte que commerçants, entreprises, citoyens soient tous acteurs de la fête ; préparer la ville à accueillir, héberger, animer... L'office du tourisme organise l'accueil à domicile : « *Bienvenue chez nous* », les taxis se mettent à l'anglais, les jardiniers se surpassent pour le fleurissement... Bref, une grande équipe enthousiaste se mobilise.

Nous en profitons pour montrer une ville qui tourne le dos à la grisaille et à la noirceur, qui a de l'ambition et se tourne vers l'avenir. D'où le slogan audacieux : « *Il n'y a pas que le foot dans la ville.* »

L'opposition municipale se montre sceptique. « Il faut que nous soyons très vigilants, déclare Gérard Lindeperg, leader socialiste, en conseil municipal. Autant la Coupe du monde en tant que telle est un

événement important, de portée mondiale, qui va éclairer la France, qui va éclairer incontestablement le grand stade à Paris, qui aura sans doute des retombées sur Lyon, autant je ne suis pas convaincu que l'éclat dont vous parlez, soit un événement particulièrement rayonnant pour la ville de Saint-Étienne.»

Ma conviction a toujours été qu'il revient au politique de montrer un chemin, de prendre des risques et d'entraîner le mouvement. Sans cela, on se contente de gérer en suivant les courbes d'opinion... et d'inaugurer les chrysanthèmes!

Au printemps 1996, l'ASSE (Association sportive de Saint-Étienne) est en position de relégable en deuxième division et peut encore descendre d'une division, en National, si l'équilibre financier n'est pas rétabli : à deux ans de la Coupe du monde, il faut créer une société d'économie mixte pour sauver le club!

Le Département comme la Ville adoptent le principe d'une telle société et accordent une dotation pour remettre le club à l'équilibre. Quant à l'avenir sportif, vers qui se tourner?

Le patron du bar *Le Stade*, Raymond Jurine, un personnage haut en couleur, me contacte et me conseille de rencontrer « Mémé » Jacquet, comme on l'appelle affectueusement.

Un soir, nous voilà donc au bar, tous volets clos. Autour d'une table : Aimé Jacquet, le directeur général de la Ville, Raymond Jurine et moi. Aimé Jacquet nous explique avec patience et pédagogie ce qu'il faut faire pour structurer le club. Il crayonne des schémas sur la nappe en papier.

Je lui demande :

— Ce que vous nous expliquez là, c'est vous qui devriez le mettre en œuvre... Vous ne voudriez pas reprendre l'ASSE?

— Moi, vous savez, je dois préparer la Coupe du monde...

La France a en effet la chance qu'Aimé Jacquet se consacre à notre équipe nationale! Lors de la victoire finale France-Brésil, le fameux 3-0 du 12 juillet 1998, je le vois monter les marches du Stade de France avec ses joueurs pour recevoir la coupe. Là, je le félicite. Il me sourit comme s'il venait de remporter un tournoi régional. Avec simplicité. Un grand monsieur!

Revenons en 1996 : au bout de quelques semaines, seuls un Suisse et Alain Bompard se présentent pour racheter le club. Un franc symbolique! Le plus solide financièrement est Alain Bompard. Nous l'installons à la présidence du club où il fera un bon parcours. Quant à son fils Alexandre, il aurait aimé se présenter à des élections à Saint-Étienne. Je ne l'ai ni dissuadé ni encouragé non plus dans cette voie... Son intelligence, son rayonnement, son flegme, sa gentillesse font de lui un

homme de grande qualité. Il a été appelé à de hautes fonctions : Canal+, Europe 1, Fnac-Darty, Carrefour... Certains de mes collègues – ceux qui avaient envie de me succéder! – n'ont pas regretté qu'il renonce...

Cinquième enseignement : Écouter, entendre, forger son opinion auprès de gens compétents.

SIXIÈME IMPRESSION

1995. Les élections municipales nous sont favorables. Elles suivent de quelques semaines les présidentielles où Chirac bat Jospin.

Réélu désormais par toute la population, treize mois après l'avoir été en interne par le conseil municipal, j'ai six ans devant moi. Un an auparavant j'avais pris les commandes d'un paquebot en difficulté... Après cette élection, je connais la situation, mesure les enjeux et j'ai un cap. De plus, j'ai un équipage plus jeune et concentré sur notre projet.

Parmi mes premiers rendez-vous, le président du groupe Casino : Antoine Guichard. Dans le désastre économique que nous avons subi, le groupe Casino est alors la seule grande entreprise stéphanoise qui a résisté. 2300 employés au siège, sans compter les employés des magasins et les sous-traitants, cela fait des milliers d'emplois dans notre région. Il est donc essentiel que je connaisse les intentions du groupe vis-à-vis de la ville et de notre agglomération.

Antoine Guichard était un Stéphanois. Un des héritiers des fondateurs du groupe. Homme d'une rare élégance, toujours une longue cigarette fine aux lèvres, la crinière blanche soignée, il approchait les soixante-dix ans. Même s'il disait ne pas comprendre grand-chose aux étiquettes politiques, on aurait pu le dire social-démocrate.

On parle de la situation de Saint-Étienne, de la grande distribution, et il ne me cache pas que Casino a traversé des années terribles. Le groupe aurait pu disparaître, selon lui, car ses prix étaient en moyenne 1 % plus élevés que ceux de la concurrence. On commence à sentir les effets délétères de la « dictature du prix bas ». Malheureusement vingt-cinq ans plus tard, Casino sombrera.

Cette « dictature du prix bas », on le sait maintenant, c'est la suppression d'emplois, l'appel à des importations massives venues de pays qui ne contribuent pas au modèle social à la française, la délocalisation industrielle y compris de produits dits essentiels et la pression sur les producteurs.

Je lui pose une question :

— Que puis-je faire, en tant que maire, pour aider le groupe à se développer?

Il me regarde longuement derrière ses lunettes à monture d'écaïlle puis, de sa voix cassée par le tabac, esquissant un léger sourire, me répond :

— Faites en sorte que mes cadres ne divorcent pas...

Je me dis que le maire peut marier, mais... les divorces, il ne s'en occupe pas, et c'est heureux !

Que veut-il me dire ?

Il m'explique : le patron d'une grande entreprise recrute des personnes de qualité, femmes ou hommes. Ces employés ont des familles. Il faut donc que les conjoints trouvent dans la ville un travail, les enfants une école ou un enseignement supérieur de qualité et la famille de la culture, du sport... Sinon, conjoint et enfants le pousseront à repartir. L'école est primordiale. Chaque fois que j'ai reçu le patron d'une entreprise qui a envisagé de s'installer chez nous, il ne m'a jamais posé pour première question le niveau de la fiscalité locale, contrairement à ce que l'on imagine. D'ailleurs, dans un désert, il n'y a pas d'impôt, mais pas beaucoup de clients non plus ! Non, leur priorité est de savoir quelles sont les bonnes écoles de la ville.

Au-delà de cette première analyse, Antoine Guichard veut aussi me dire qu'il s'occupe de son entreprise et qu'il ne me demande rien pour elle. En revanche, il me renvoie à ma responsabilité : celle d'aménager la ville, de rénover l'habitat, de développer l'enseignement supérieur et la recherche, le sport et la culture, de nous doter de transports publics adaptés... Rendre la ville attractive, forte d'une identité singulière. Chacun son rôle et c'est ainsi que la ville prospérera.

Sixième enseignement : chacun son métier ! Celui du maire est d'aménager le territoire pour le rendre attractif.

SEPTIÈME IMPRESSION

Les élections municipales de 2001 approchent et je parcours la ville à la rencontre de mes concitoyens. Une dame d'un certain âge, dans son jardin, du côté de Terrenoire, m'apostrophe :

— Maintenant quand on va prendre le train, me dit-elle agacée, on doit marcher avec les valises, on ne peut plus s'arrêter juste devant...

L'aménagement du quartier de la gare de Châteaureux avance, mais, bien entendu, le chantier est gênant. J'explique qu'on fera des dépose-minute. Je reprends :

— Où alliez-vous avec vos grosses valises ?

— À Singapour. Mon fils travaille là-bas...

— Ce doit être immense, Singapour ? Vous avez dû en faire des kilomètres...

— M'en parlez pas...

Ce qui était acceptable à l'autre bout du monde ne l'était pas à Saint-Étienne. Tout changement est difficile et Saint-Étienne avait du mal à passer à sa vraie dimension : celle d'une grande ville.

J'aurais pu citer le poète grec Georges Séféris :

Encore un peu

Élevons-nous un peu plus haut.

Je me suis contenté d'expliquer, expliquer et expliquer encore. Pour convaincre que Saint-Étienne compte parmi les plus grandes villes et métropoles françaises, autour du douzième rang. Qu'il est nécessaire d'aménager la ville pour qu'elle tienne sa juste place. C'est ainsi qu'elle créera des richesses et que ses habitants vivront mieux. Mais sa population n'en a pas toujours conscience.

Septième enseignement : la pédagogie de l'ambition.

HUITIÈME IMPRESSION :

Dimanche 13 septembre 1998, nous rentrons de la campagne avec mes enfants, Florence et Guillaume, lorsque mon chef de cabinet, Xavier Pizay, m'appelle. Être appelé un dimanche après-midi par le cabinet n'est pas bon signe ! En effet... Il y a le feu à l'Opéra !

Nous habitons alors place Jules-Ferry. Je me précipite dans une chambre d'où l'on voit la colline de Villebœuf où se trouve l'Opéra. Je découvre une vision d'apocalypse. Un énorme nuage noir s'échappe du bâtiment et des flammes ravagent le toit en forme de pagode. Un choc !

Heureusement, il n'y aura pas de victimes.

Je prends ma voiture et pars pour l'Opéra. Les innombrables problèmes que cet incendie ne manquera pas de poser défilent dans mon esprit.

Cette maison de la culture a été inaugurée en 1969, voulue par Michel Durafour dans l'esprit des établissements culturels créés par André Malraux. L'idée était simple : « rendre accessibles les œuvres artistiques au plus grand nombre et établir un équilibre entre Paris et la province par une politique de décentralisation culturelle ». Durafour, opposé aux gouvernements de l'époque, a décidé que la municipalité serait aux commandes de la maison de la culture et pas l'État. Il me l'a souvent rappelé.

J'ai toujours aimé ce bâtiment, créé par les architectes stéphanois Seignol, Gouyon et Clément. J'en apprécie la sobriété, le béton brut, mais aussi l'ambiance qui à l'intérieur s'en dégage, ample et chaleureuse. Je n'avais que quatorze ans lorsque la maison de la culture a

été inaugurée. Je m'en souviens comme si c'était hier, car j'aurais adoré assister au spectacle inaugural : *Porgy and Bess*.

Le soir du sinistre, en dix minutes je me retrouve sur le parvis du bâtiment. Les pompiers ont maîtrisé l'essentiel de l'incendie. Ils m'expliquent que le feu a pris dans le grand théâtre de l'Opéra. Entièrement détruit. Avec Jean-Louis Pichon, le directeur de l'Opéra et mon directeur de cabinet, Pierre Chabanne, nous parcourons les couloirs noirs de suie, dévastés, dans des odeurs de fumée âcre. Nous nous arrêtons au niveau d'une porte haute. Le théâtre n'est plus qu'un gouffre calciné ouvert sur le ciel. Le grand théâtre, 1200 places, n'est plus. Il ne faudra pas longtemps à la police pour obtenir des aveux de l'incendiaire.

Le grand théâtre étant dans cet état, peut-on compter sur les autres lieux pour démarrer la saison ? Salles de répétition ? Bibliothèque ? Le théâtre Copeau, doté de 300 places ? Très vite il faut se rendre à l'évidence : l'étendue du sinistre va demander de longues expertises et le bâtiment tout entier devra être fermé.

Comme il faut reconstruire le grand théâtre, je me pose la question de savoir s'il faut le reconstruire ailleurs. En centre-ville ? On a souvent reproché à l'Opéra, niché sur la colline, d'être difficile d'accès. Au XIX^e siècle, l'Opéra n'était-il pas en centre-ville ? C'est un vrai problème d'aménagement de la ville, les grands équipements étant des moteurs du développement. Très vite, après en avoir discuté avec Jean-Louis Girard, directeur du service urbanisme, et ses équipes, nous décidons que la seule option responsable est de reconstruire sur place. Aucune autre opportunité foncière n'est alors disponible dans la ville.

La reconstruction serait couverte en partie par les assurances, mais je fais quand même le tour des partenaires potentiels pour nous aider à financer le complément. À commencer par la ministre de la Culture. Catherine Trautmann est aussi maire de Strasbourg. Elle pourrait comprendre. Dans le cas présent, ma visite est restée vaine. Pas de soutien du côté de l'État.

La saison qui devait commencer est compromise. Pourtant, il faut continuer. Très vite un théâtre provisoire est monté dans le quartier de la Plaine-Achille. Jean-Louis Pichon, Michel Fabre, Pierre Chabanne et leurs équipes, ont été alors remarquables pour s'adapter aux circonstances.

Moins de trois ans après, le nouvel Opéra est inauguré. Barbara Hendricks, invitée pour trois soirées de récital, m'assure que nous sommes allés très vite. Elle a pris l'exemple de la Fenice à Venise, elle

aussi dévastée par le feu, dont la reconstruction traîne en longueur.

Face à la presse, elle est interrogée sur sa carrière, ses rôles. Alors qu'un journaliste la complimente pour l'une de ses interprétations dans un opéra de Verdi, elle se penche vers moi et, facétieuse, me glisse à l'oreille : « Il ne faut pas oublier qu'il y a aussi Verdi ! » La classe ! Une grande dame.

Huitième enseignement : La culture, levier essentiel.

NEUVIÈME IMPRESSION

En 2022 la Russie a engagé une guerre contre l'Ukraine. La mécanique du mal est à nouveau en branle...

Je garde en mémoire le souvenir d'un voyage à Vilnius, capitale de la Lituanie, où, sénateur, j'accompagnais le président du Sénat, Christian Poncelet. Cela se passait en 2003 peu après la mort de Marie Trintignant tombée dans cette même ville sous les coups de Bertrand Cantat.

Au programme : inauguration d'une stèle en hommage aux milliers de soldats de Napoléon morts à Vilnius lors de la retraite de Russie. Leurs dépouilles ont été découvertes dans les fossés de la ville. À l'ambassade de France est organisée une réception où ont été conviés des Lituaniens qui ont vécu dans notre pays.

Une dame âgée s'approche :

— Vous êtes le maire de Saint-Étienne ? m'interroge-t-elle, une belle lumière dans le regard. Quand j'étais petite, j'ai vécu à Saint-Étienne, de 1938 à la fin de la guerre. Vers la place Marengo [Jean-Jaurès aujourd'hui]. Mon père était venu travailler dans les mines. Puis la guerre terminée, nous sommes rentrés en Lituanie. Là, les Soviétiques ont fermé la frontière et nous avons été expédiés en Sibérie. Il fallait « casser l'âme lituanienne ». Après l'indépendance en 1990, nous sommes revenus. Alors, voyez-vous, l'Europe, c'est pour mes enfants et petits-enfants. Pour moi, il est trop tard...

Puis elle me regarde intensément et ajoute :

— L'Europe, c'est bien pour le commerce, mais si un jour les Russes nous attaquaient nous ferions confiance aux Américains...

Je me répète souvent les mots de la vieille dame de Vilnius qui avait habité Saint-Étienne... L'agression de la Russie contre l'Ukraine me les rappelle avec acuité. Oserons-nous, nous Européens, enfin vraiment assurer notre sécurité ?

Au fil du temps, l'Europe s'est élargie, la paix est devenue un « avantage commun », selon l'expression de Jean Monnet. La technos-structure bruxelloise s'est renforcée et le rêve des peuples a peu à peu

viré à la déception, voire à la désillusion quand ce n'est pas au rejet. Pour autant, l'Europe est notre bien commun. Nos parents et grands-parents nous ont offert la paix en créant l'Europe. Faisons en sorte de laisser ce bel héritage à nos enfants et petits-enfants.

N'oublions pas la sagesse, la lucidité, le pragmatisme de la vieille dame de Vilnius.

Neuvième enseignement : une brève rencontre peut confirmer de fortes idées sur la défense de l'Europe.

De chacune de ces histoires, j'ai retenu un enseignement. Bien sûr, ces impressions ne font pas un projet politique. Chacune révèle un aspect de la vie publique. Elles m'ont pour certaines indiqué là où le bât blesse et ce qu'il faut réparer ; elles ont façonné à leur manière mon jugement et m'ont décidé à tracer des perspectives pour l'avenir. En cela, ces impressions ne sont pas que des souvenirs ou des cartes postales... Chacune, parmi tant d'autres, m'a conduit à tenir compte de ce que je voyais ou entendais et m'a obligé à voir loin pour fixer un cap.

I

L'

ÉLAN

Dans nos vies personnelles comme dans nos vies professionnelles, il est des moments où l'on sent que les circonstances sont favorables. On a l'expérience et l'énergie. On est porté par l'envie d'aller de l'avant. On peut alors accélérer et prendre son élan pour donner toutes ses chances aux rêves que nous portons.

C'est ce que j'ai ressenti en 1993-1994. Depuis notre élection de 1983 et notre réélection en 1989, j'étais responsable de l'urbanisme dans la municipalité de François Dubanchet. J'avais sa confiance et il ne faisait plus mystère de me voir lui succéder le jour venu. Pour autant, si je voulais réussir à changer ma ville, il me fallait une feuille de route et une équipe.

Le plan Bofill et mon association Nouveaux Horizons m'ont permis d'affirmer mon ambition pour Saint-Étienne. Jusqu'à mon élection de maire.



BOFILL

Prenons une image cinématographique. Celle du zoom arrière dans un film quand on part d'un détail pour s'en détacher avant d'aboutir à un plan large... Le travail d'adjoint à l'urbanisme peut se comparer à cet aller-retour incessant entre détail et vision d'ensemble. Tout faire pour que la fresque se rapproche au final du rêve que l'on porte pour sa ville.

Dans le cadre de mes fonctions, j'avais des rendez-vous sur le terrain pour rencontrer des habitants comme je l'ai rappelé plus haut ; il s'agissait de classer dans le domaine public des voies, telle la joliment nommée Chemin-du-Chat ; de percer des rues comme la rue Clément-Forissier ; de terminer l'alignement d'une rue comme les rues des Docteurs Charcot ou de la Richelandière ; ou même de plus petites rues comme la rue des Lilas... Là, une propriétaire âgée refusait de vendre un bout de son terrain, mais faisait preuve d'une infinie courtoisie à mon égard. Elle m'invitait dans une maison où il fallait se frayer un passage entre des montagnes de cartons et m'offrait le porto dans un verre qui n'avait pas connu le liquide vaisselle... Il y avait également les projets de quartiers. On passait alors de la toute petite échelle à une échelle moyenne. Avec le zoom arrière, on remontait du détail pour arriver à des taches plus grandes. Beaucoup de quartiers de la ville étaient concernés.

Pour autant, il me manquait la vision large. Une synthèse qui dirait l'unité de la ville dans sa géographie comme son histoire, et profilerait son avenir. Plusieurs études avaient été conduites par l'agence d'urbanisme Épures ou par des urbanistes libéraux. La ville compte et a compté des architectes de talent. Beaucoup que j'ai eu du plaisir à voir intervenir. On ne peut tous les citer, mais certains ont marqué Saint-Étienne à diverses époques : Agence Cimaise, Jean-Pierre Canivet, André Granet, Raymond Martin, Dominique Berger, Alain Balembois, Christian Kock, Michel Lassagne, Dominique Vigier, Gilles et Bernard Michelou, Jean-Michel Dutreuil, Grazian et Dalmasso, Agence YES, Emmanuel Girerd, Claude Rivat... Mais il est un moment où un regard extérieur s'impose pour dégager des axes futurs de développement.

C'est à ce moment-là de mes réflexions que j'ai eu la chance de rencontrer Bertrand Julien-Laferrière, d'origine stéphanoise, qui dirigeait alors l'agence de Ricardo Bofill, le Taller de Arquitectura. J'étais admira-

ratif du travail de Bofill et la lecture de son livre, *L'Architecture d'un homme*⁵, m'avait passionné.

Bofill écrit : « Entre le plan d'ensemble et ses parties, il faut qu'il y ait une cohérence. » C'est exactement ce que je recherchais pour Saint-Étienne. Puis il ajoutait : « L'homme produit,

⁵ Ricardo Bofill,
L'Architecture d'un homme,
Arthaud, 1978







3

1, 2 & 3 La maison de l'Emploi dessinée par Rudy Ricciotti. Il a repris le motif du peintre Viallat. Face au musée de la mine, comme une lanterne magique dans la nuit.

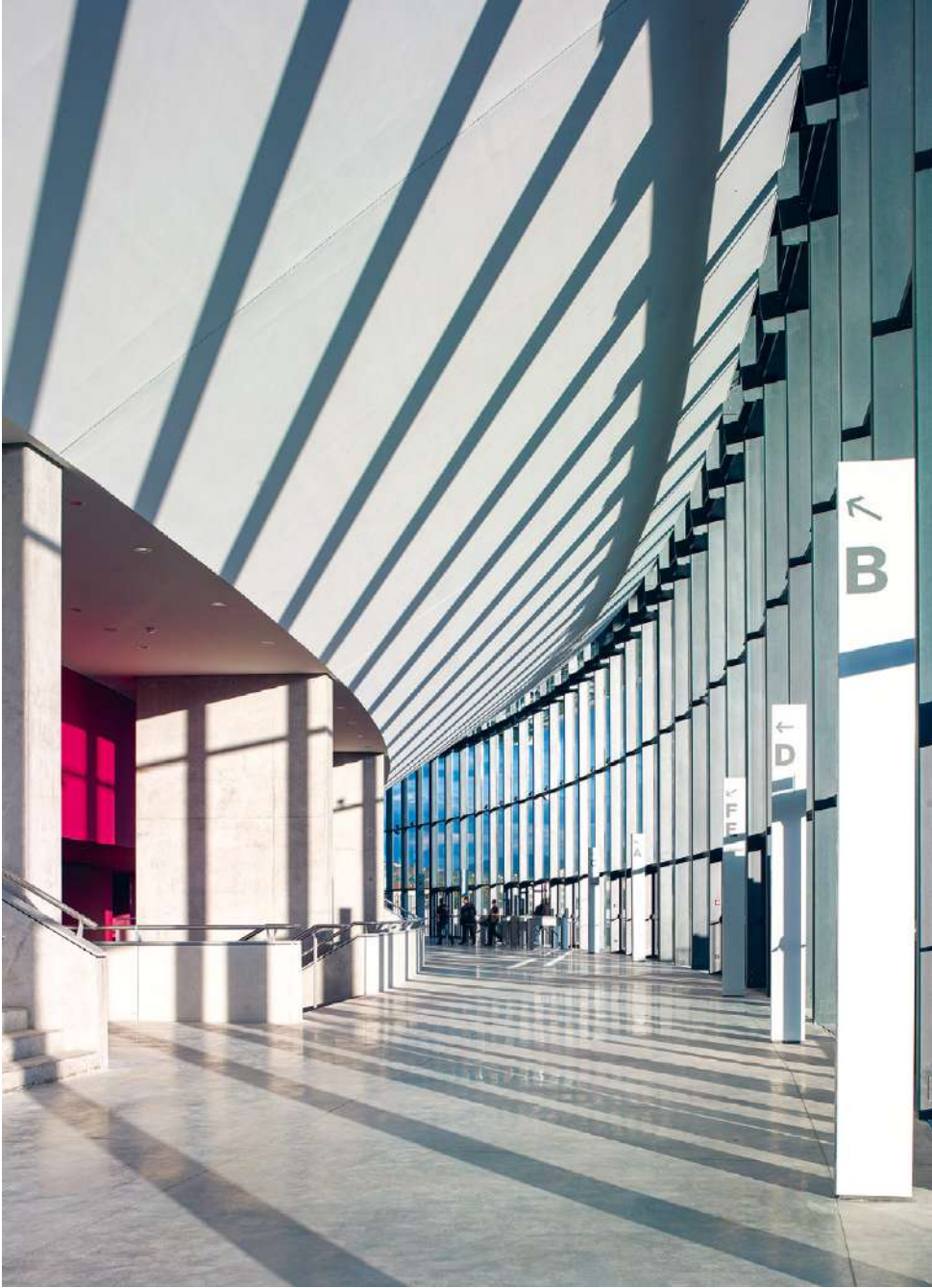


3, 4, 5, 6, 7 & 8 Le Zénith dessiné par Sir Norman Foster, *Pritzker Prize* : une salle de spectacles populaire. Une sculpture posée dans un parc. Un bâtiment respectueux de l'environnement. Des années d'efforts, mais ça valait la peine! (Dominique Berger, architecte d'opération)





6





9, 10 & 11 (pages suivantes) La Cité administrative Grüner, dessinée par Manuelle Gautrand. Un bâtiment symbole du renouveau de la ville et de la métropole.



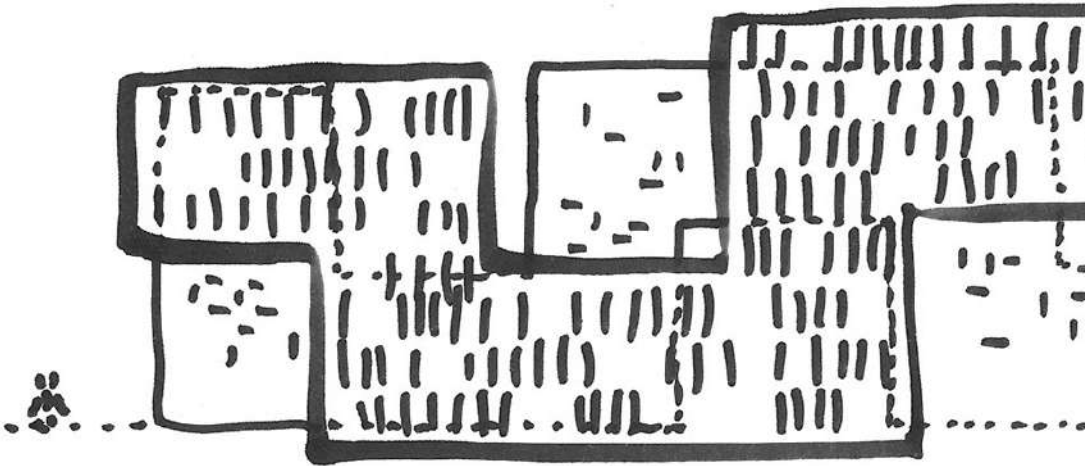
7

8





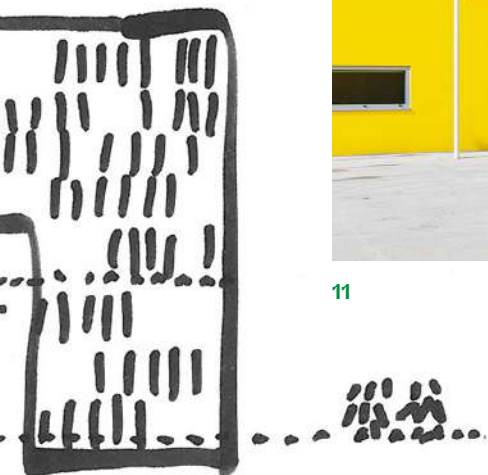
9



10



11





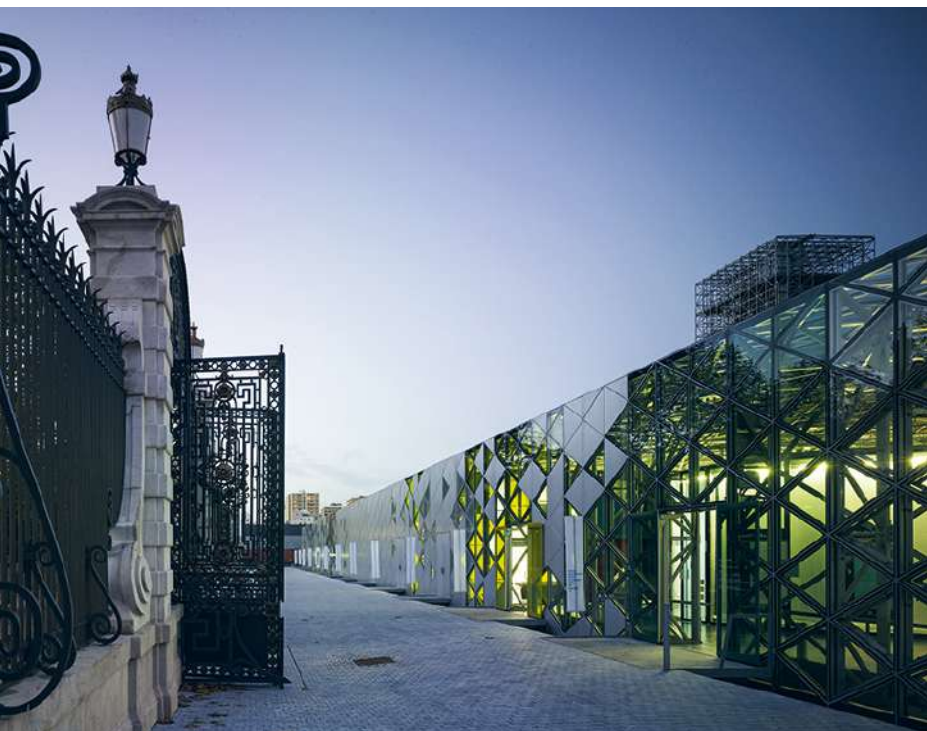
12, 13, 14, 15 & 16 La **Cité du design**. Dessinée par Finn Geipel, agence LIN. Fer de lance du label « Saint-Étienne, ville créative Unesco pour le design ». Comment reconverter une manufacture d'armes en une institution respectueuse de notre passé, mais résolument tournée vers l'avenir. Comment passer d'un passé glorieux tourné vers les armes de guerre au soutien à l'économie et aux industries de demain...



12



13



14



15



16



REMERCIEMENTS

Je dis ma sincère gratitude à ma famille, Dominique, Florence et Guillaume, et tous les autres qui ont pu souffrir de mes absences, mais ont compris le combat que je menais.

Un grand merci à tous mes collègues élus qui, pendant des années, ont par vents et marées accepté de me suivre et de donner sans compter leur temps et leurs compétences.

J'associe à cette reconnaissance mes concitoyens qui ont compris, adhéré et accompagné le changement de notre ville et de notre métropole.

Comme je l'ai maintes fois rappelé, tout cela n'aurait pas pu se faire sans le travail des administrations compétentes et bienveillantes de l'État et de nos collectivités territoriales.

Pour faire ce livre...

Georges-Henry Laffont, maître de conférences à l'école d'architecture de Saint-Étienne, a soutenu le projet, m'a permis de rencontrer ses étudiant-e-s et nous avons cheminé ensemble de nombreux mois.

Amandine Garrier, collaboratrice parlementaire, n'a pas ménagé sa peine pour m'aider dans la relecture du texte et la collecte de documents et photos.

Aurélié Brayet, ingénieure de recherche à l'école centrale, a elle aussi contribué à améliorer le texte et retrouver des documents.

L'agence d'urbanisme Epures et l'Établissement public EPASE par la voie de leurs directions, ont soutenu le projet et ont fourni les documents adéquats.

Dominique Goubatian, journaliste à *La Tribune-Le Progrès*, a bien voulu me confier tous les articles de presse qu'il a écrits sur toute la période de mon engagement dans la vie publique. Qu'il soit amicalement et sincèrement remercié. Sans ces articles, la chronologie et l'ambiance des époques considérées en auraient souffert.

Jean-Pierre Viallard et Martine Fontanilles, mes anciens collègues, m'ont fourni des documents personnels pour étayer faits et actions, que ce soit au Parti radical ou dans le domaine du design.

Pierre-Émeric Chabanne, Xavier Pizay, Michèle Raimond, Serge Brugière, anciens et précieux collaborateurs, m'ont apporté des archives personnelles et cela m'a permis de me souvenir d'événements ou anecdotes qui m'ont aidé à fleurir ces chroniques stéphanoises.

La direction de l'assemblée de Saint-Étienne Métropole m'a très aimablement confié les actes officiels et autres délibérations nécessaires à la bonne compréhension des décisions prises.

Les archives municipales m'ont ouvert leurs portes et beaucoup aidé dans la recherche de documents iconographiques. J'ai aussi trouvé auprès d'eux, numérisées, toutes les délibérations des conseils municipaux de la Ville de Saint-Étienne.

OUVRAGES PUBLIÉS

Romans et nouvelles

John le Shetlandais (roman), Horvath, 1993

Frères d'armes (roman), Grasset, 1999

Le Scribe, nouvelles d'Égypte (nouvelles), TV and CO, 2002

1666, les âmes en feu (roman), éditions des Falaises, 2015

J'ai déchiré le silence (roman,) éditions de Phénicie, 2022

Essais et entretiens

Quelle ville voulons-nous?, éditions Autrement, 2007

Trajectoire(s), un homme-une ville : entretien avec Christian Soleil, Morey Éditions, 2012

Fumihiko Maki architecte au long cours : entretien avec Michel Thiollière, éditions Arléa, 2018

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

© Archives municipales et métropolitaines de Saint-Étienne (fonds du service communication, photographies de Christian Bruchet) : p. 72, 73, 74, 75, 186, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 248, 249, 250, 254, 255, 256, 257, 312, 313 – © Collection particulière : p. 71, 72, 74, 187, 313 – © Épures : p. 310, 311 – Éditions Jean-Michel Place : p. 310, 311 – © Saint-Étienne – Horizon 2020 : p. 251 – © LIN, Finn Geipel : p. 328, 329, 330, 331 – © Manuelle Gautrand architecture : p. 326 (dessin Manuelle Gautrand), p. 326, 327 (photo Philippe Ruault) – © Nigel Young Foster + Partners : p. 256, 320, 322, 323, 324, 325 – © Philippe Ruault : p. 317, 318, 319 – © Cyrille Sabatier : p. 192 – © Michel Dieudonné : p. 312

ÉDITION

Fablyo

www.editions-fablyo.fr



Fablyo

CONCEPTION GRAPHIQUE

Cecilia Gérard

CARTOGRAPHIE

Thomas Lemot



SAINT ÉTIENNE

« Si je me suis investi dans un premier temps dans la vie politique locale puis nationale par la suite, c'est tout simplement que j'avais des convictions et l'envie de changer ma ville. Des convictions dans un monde où les totalitarismes fleurissaient; une ville qui souffrait et avait besoin de se transformer. »

SAINT ÉTIENNE

Michel Thiollière a été adjoint (1983-1994) puis maire de Saint-Étienne de 1994 à 2008. Il a fondé la Métropole de Saint-Étienne, qu'il a présidée de 1996 à 2008. Il a été également élu au Département de la Loire (1985-1998) puis à la Région Rhône-Alpes (1998-2001). Son action pour transformer Saint-Étienne et créer la Biennale puis la Cité du design a été reconnue en 2006 par les World mayors' awards. Sénateur de la Loire de 2001 à 2010, il s'est ensuite investi dans le monde de la régulation de l'énergie, ce qui lui a permis de présider MedReg sur le bassin méditerranéen et l'ACER au niveau européen. Écrivain, consultant, professeur, il est aujourd'hui expert auprès de l'École nationale d'administration (INSP, ex-ÉNA).